

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 8 MARS 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.— "L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

LE SUICIDE

"C'est une banqueroute frauduleuse que le suicide," écrivait Proudhon, tout socialiste et révolutionnaire qu'il fût. "C'est un vol au genre humain," avait dit avant lui Rousseau, dont le suicide est très probable, sinon certain. Il est vrai qu'une contradiction de plus ou de moins entre les paroles et les actes, ne pouvait guère embarrasser l'homme qui, après avoir tant écrit sur l'éducation et les devoirs qu'elle entraîne, abandonna lâchement ses fils à la charité publique, représentée par l'hospice des enfants trouvés.

Quoi qu'il en soit, si le suicide est une banqueroute frauduleuse et un vol fait à la société, jamais le nombre des banqueroutiers et des voleurs de la collectivité humaine n'a été plus grand qu'aujourd'hui. J'en faisais la triste constatation hier même, en lisant l'article "Suicide" du dernier volume paru du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, — une œuvre de grande haleine, commencée il y a vingt ans, poursuivie sans relâche depuis lors, et qui demande au moins dix ans pour arriver à son *omega*, c'est-à-dire au Z.

Certes, le suicide est aussi ancien que le monde, comme l'observe M. Legoyt, un des auteurs de l'article remarquable auquel je viens de faire allusion. Dans sa lugubre nomenclature figurent, pour ne citer que les noms les plus fameux des temps anciens, Samson, le roi Saül, Sardanapale, Sésostri — inconsolable d'avoir perdu la vue sur ses vieux jours — Thémistocle, Isocrate, le grand orateur, qui se laissa mourir de faim — à quatre-vingt-dix ans, il est vrai — après la défaite des Athéniens à Chéronée; Démosthène, Zénon, le fondateur du stoïcisme; les généraux carthaginois Amilcar, Amilcen, Annibal, le critique Aristarque, le médecin Erasistrate, le philologue Tratosthènes, Caton d'Utique, Cassius, Junius Brutus, Marc Antoine, Sénèque, condamné à mort par son ancien élève Néron, et Néron lui-même.

Les suicides, à Rome, ne furent jamais plus fréquents que sous Tibère et Domitien. Les condamnations à mort étaient alors aussi nombreuses qu'aux beaux temps de la Convention de 93. Mais, tandis que sous la Convention on confisquait tranquillement les biens des *ci-devant* raccourcis par Samson ou soumis aux pratiques hydrothérapiques par Carrier, sous Tibère, le condamné qui prévenait le glaive du bourreau en se donnant la mort, conservait le droit de tester, quitte à payer ce droit d'un gros legs à César. Cette disposition juridique bizarre explique, en grande partie, qu'il y ait eu alors, tant de suicides. Elle explique aussi ce fait curieux, qu'un chirurgien accompagnait très souvent le centurion porteur de l'arrêt de mort. Le chirurgien sortait son bistouri et vous offrait de vous ouvrir délicatement une artère. On acceptait, et tout était dit. Et le patrimoine allait aux ayants droit.

Chose curieuse, la Convention fut moins douce, à cet égard, que la législation des Tibère et des Domitien.

On sait avec quelle cranerie, avec quel dédain superbe de la mort, les royalistes montaient sur l'échafaud. Quelques-uns seulement, surexcités par ces commotions politiques épouvantables, n'eurent pas le courage ou la patience d'attendre le couperet et se donnèrent la mort dans les prisons de l'Abbaye ou du Luxembourg. Que fit la Convention? Elle décréta, pour éviter le chômage à la guillotine, la confiscation des biens des suicidés. Et c'est ainsi qu'en voulant atteindre les royalistes, elle frappa presque exclusivement des Girondins ou des Conventionnels, tels que Clavière, Valazé, de Brienne, Moure, Bourbotte, Barbaroux, Pétion, Buzot, Lidon, Chambon, Condorcet, Roland, Rebecque, Tellier, et tant d'autres, qui se tuèrent. Les deux Robespierre, Couthon, Lebas et Saint-Just s'étaient manqués.

Depuis ces temps troublés, le suicide progresse d'une façon effrayante et continue, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Les chiffres, en ces matières, ont une autre éloquence que les mots. Or, les statistiques bien faites des dernières années, accusent une augmentation énorme des morts volontaires.

Pour l'Allemagne entière, on avait compté 4,861 suicides en 1866. On en a compté 8,689 en 1879; soit un accroissement de 79 pour 100.

En Angleterre, après une diminution assez sensible dans la période de 1871-1875, un accroissement très marqué, d'environ 15 pour 100, s'est produit de 1876 à 1880.

En Autriche, l'augmentation, de 1866 à 1877, année du maximum, a été de plus du double (100,9 pour 100.)

En Belgique, en treize ans, de 1866 à 1879, accroissement de 157 pour 100.

En Italie, de 37 pour 100, de 1875 à 1880, soit en cinq années seulement. A continuer de ce pas, l'Italie aurait bien vite dépassé notre malheureux pays, qui est, hélas! de toute l'Europe, celui où la marche du suicide a été la plus rapide.

On a calculé, de 1800 à 1850, 300,050 suicides avaient été accomplis ou tentés en France. Les premières statistiques détaillées remontent à 1827. Les dernières publiées sont de 1880. Or, tandis que la moyenne annuelle des suicides était de 1739, de 1827 à 1840, cette moyenne annuelle est de 6,259, de l'année 1875 à l'année 1880. L'accroissement du nombre des gens qui se sont tués en France dans une période de cinquante-deux ans, a donc été de 260 pour 100! Nul doute que les années sur lesquelles les calculs n'ont pu encore porter (1880, 1881, 1882, 1883) ne soient encore en avance sur les précédentes. Et il est convenu que la civilisation marche, que tout va pour le mieux dans la meilleure des Républiques!

Il est cependant bien certain que le marasme des affaires, la misère croissante des classes ouvrières, les progrès de l'alcoolisme, les incertitudes et les agitations continuelles de la politique, les coups de bourse, les brusques soubresauts de la fortune publique, la diminution énorme des mariages, l'affaiblissement ou la disparition des croyances religieuses; il est bien certain, dis-je, que tous ces facteurs directs ou indirects de suicide ont beaucoup à voir avec un régime qui enlève la confiance aux capitaux, la sécurité aux transactions, la sanction d'une morale divine aux consciences, l'idée de Dieu et

l'espoir d'une autre vie à ceux qui pâtissent et qui souffrent, comme à ceux qui commencent l'existence. Pour ne parler que de l'alcoolisme, ce grand générateur de folies et de suicides, il a, avec le suffrage universel, des affinités incontestables. Pour le nier, il faudrait n'avoir jamais vu fonctionner, en province surtout, ces innombrables officines de politique générale ou locale, qui s'appellent les cabarets.

Cela est si vrai, que les cabaretiers sont presque partout de gros personnages; à tel point que le flac n'ose plus les poursuivre pour contraventions indirectes sur les boissons.

Mais, quel serait donc le vrai remède à ce *tedium vite*, à ce dégoût de l'existence, à ce mal de vivre, qui fait que dans nos sociétés raffinées, énervées, déséquilibrées, l'homme se précipite de plus en plus dans la mort?

Le seul remède efficace, aussi bien pour la folie que pour le suicide, ce serait le retour au sentiment religieux. Je surprendrai bien des gens, sans doute, en écrivant que ce remède a été indiqué, conseillé énergiquement par les physiologistes et les médecins — oui, les médecins — qui ont traité avec le plus de compétence la question du suicide et celle de la folie. On peut se contenter de citer Esquirol, le docteur Cazeauvieilh, le docteur Descuret, le docteur Bourdin, le docteur Debreyne, le docteur Leroy, le docteur Brière de Boismont, l'auteur du livre le plus considérable qui ait été publié sur le suicide, et enfin M. Legoyt, auquel on doit un ouvrage remarquable et tout récent [1880] sur la question.

C'est récemment aussi qu'un aliéniste distingué, le docteur Solaville, médecin en chef de l'asile d'aliénés de Poitiers, écrivait ceci:

"Après y avoir longtemps et bien mûrement réfléchi, je suis arrivé à cette conviction, maintenant inébranlable, que le retour au sentiment religieux est le seul moyen préventif de la folie et du suicide."

Le grand ouvrage de Brière de Boismont, paru en 1865 [*Du suicide et de la folie-suicide*, etc.], porte manifestement l'empreinte d'un esprit très libéral et assez indépendant en matières de croyances. Or, Brière de Boismont, appuyé sur une immense expérience, y dit ceci (je cite de mémoire, mais je suis sûr de sens): "J'ai connu bien des malheureux que le confessionnal ou le cloître ont arraché au suicide. Cela fera, sans doute, sourire bien des gens, mais je dois dire ce que j'ai vu."

Eh! mon Dieu, nous ne sommes pas les seuls à regretter que l'influence du christianisme subisse une éclipse passagère, et qu'on la déclare ennemie du progrès, elle qui, seule, a fait monter l'humanité. Ils sont de Victor Hugo, — du Victor Hugo des anciens jours, le seul qui restera, — ces quatre vers que j'apprends, je crois, il y a vingt ans, et qui me reviennent en souvenir:

Mais, parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce vain éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, O Jésus! en secret m'épouvante:
C'est le bruit de tes pas qui va s'affaiblissant.

JEAN QUILLET.

Un bon prêtre de campagne dit à un ivrogne moribond:

— Mon ami, il faut vous réconcilier avec vos ennemis.

— Alors, gémit le pauvre diable, donnez-moi un verre d'eau.

Réponse au logogriphe.

MINIATURE.

Mitaine — Nature — Amitié
 Maine — Marne — Matin — Marin — Ruine
 Maure — Mitre — Tiare — Trame
 Nitre — Train — Mine — Mein
 Tare — Mûre — Rate — Tain — Mare — Main
 Mine — Amie — Mari — Mina
 Mite — Atre.
 Rue — Mur — Ame
 Ur — An.

L'heureux gagnant est mademoiselle A. Limoges, de Saint-Laurent.

Problème du "Clairon" des Trois-Rivières.

(1) Les ouvriers de Trois-Rivières proposent pour cette semaine, aux ouvriers de Montréal le problème suivant :

Remplir les carrés suivants par des chiffres, de manière à former le montant 99, et à ce qu'il s'aditionne et se lise en tous sens. Il ne faut pas que ces chiffres soient uniformes, naturellement, comme 33, par exemple.

L'heureux gagnant—qui doit être un ouvrier de la ville de Montréal—qui nous fera parvenir le premier la solution de ce problème, aura droit à un an d'abonnement gratis au *Clairon* ou à une varlope d'une valeur de \$2.00, à son choix.

Mais vous allez voir si l'heureux gagnant, ne choisit pas la varlope, l'ingrat !
 Adresse : *Le Clairon*, Trois-Rivières.

Réponse à un ouvrier.

Nous ne comprenons pas bien si notre correspondant parle de l'étamage de la tôle, ou bien de la galvanisation de la tôle. Dans tous les cas voici les deux procédés. Etamage de la tôle, *décapage*. Cette opération se fait dans les acides végétaux provenant de la fermentation du son, elle est précédée d'un travail préliminaire, consistant dans une sorte de recuisson. La tôle est trempée dans une eau seconde d'acide chlorhydrique étendue au sixième, puis recuite au rouge sombre; après être refroidie on la frappe pour enlever les écailles d'oxyde et l'on procède alors au véritable décapage. Après avoir séjourné 12 heures dans un bain acide d'eau de seigle u de son, acidifié par la fermentation pendant dix à douze jours, la tôle est trempée pendant une heure dans de l'eau contenant quelques centièmes d'acide sulfurique jusqu'à ce qu'elle soit bien brillante. Elle est blanchie avec de l'étaupe et du sable et gardée dans de l'eau pur. La tôle est d'abord plongée dans de la graisse fondue pour prévenir l'explosion qui résulterait de l'immersion directe de tôle humide dans le métal fondu ; on la plonge ensuite dans l'étain fondu qui est recouvert d'une couche de suif de 10 centimètres d'épaisseur qui empêche la tôle de s'oxyder et favorise l'alliage des deux métaux, on retire après un séjour d'une heure

(1) Nous remercions le "Clairon" au nom des ouvriers de Montréal, et nous nous permettrons de donner publicité de son problème à Montréal. Ainsi les lecteurs de "l'Ouvrier" au lieu d'adresser cette semaine leur réponse au "Père l'Egouine," l'adresseront au "Clairon" des Trois-Rivières, qui se charge de faire parvenir le cadeau au vainqueur.

et demie dans le métal en fusion et l'on égoutte le métal excédant. Il ne reste plus qu'à tiédir la tôle pour enlever la graisse qui pourrait rester à la surface et on la brillante en nettoyant à fond avec du blanc d'Espagne en poudre.

La galvanisation du fer ou le zincage du fer réclame aussi un bon décapage.

Le bain de décapage est composé d'eau seconde et d'acide sulfurique à 10e, mélange dans lequel on fait des tourteaux de Colza. Au sortir de ce bain, on plonge le métal dans un bain de zinc fondu. Audessus du zinc fondu, on met une couche de sel ammoniac qui le préserve de l'oxydation et achève le décapage du fer. En sortant du bain, la pièce zinguée est plongée immédiatement dans une solution étendue de sel ammoniac qui produit une sorte d'oxydation préservatrice très durable.

Lorsqu'on veut zinguer des clous, on les place dans un panier en fil de fer, on les plonge dans le bain de zinc, toujours recouvert de sel ammoniac et on le secoue dans l'eau pour détacher l'excès de zinc.

RECETTES.

Vin pur de pommes.—Prenez 15 gallons de cidre de bonnes pommes mûres et saines en sortant de la presse, auxquelles vous ajouterez soixante livres de bonne cassonade que vous laisserez dissoudre dedans ; mettez ensuite ce mélange dans un quart bien net que vous remplirez moins deux gallons, puis mettez ce quart dans un endroit froid, en ayant soin de lui laisser la bonde ouverte pendant quarante-huit heures. Au bout de ce temps, appliquez la bonde, sans toutefois la fermer trop juste ; il faut y laisser une petite ouverture pour l'air tant que la fermentation durera. Lorsque la fermentation aura entièrement cessé, mettez la bonde bien serrée. Ce vin n'est bon qu'au bout d'un an, et il ne faut pas qu'il soit remué.

Crêpes cuites sans beurre et sans graisse.—Battez bien six œufs, que vous mêlerez avec une chopine de crème, un quarteron de sucre, un verre de vin et une moitié de muscade râpée avec le dedans d'un citron ; vous ajouterez à cela assez de fleur pour que votre pâte soit comme celle qui précède : et vous viderez dans votre poêle.

Pâte pour les flans.—Prenez poids de beurre presque égal à celui de votre farine, quatre jaunes d'œufs, et un verre de crème pour chaque livre de farine. Laissez reposer le tout, après en avoir fait le mélange ; pétrissez au bout d'un quart-d'heure et roulez bien serré.

Pâté froid.—Faites une farce avec plus de lard que de viande, le tout bien haché ensemble et épicé de bon goût, en y ajoutant un peu d'aromates pilés ; faites ensuite revenir les viandes dans une casserole avec du beurre ; quand elles seront refroidies, vous les dresserez sur l'abaisse comme il est dit à l'article précédent, en observant de remplir tous les vides que formera la viande avec la même farce que vous aurez mise dessous ; couvrez de bardes de lard, et faites épavover la fumée

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Une de nos plus spirituelles actrices recevait, l'autre jour, la visite d'une prétendu compatriote, bas bleu redoutable qui venait lui soumettre une pièce en cinq actes.

—Madame, exposa la solliciteuse, je suis de votre pays ; j'ai eu Rouen pour berceau...

—Certes, vous pouviez vous retourner... Mais continuez donc, je vous prie.

**

Dans un magasin :
 —Je ne trouve pas ces cravates de couleur distinguées.

LE COMMIS (piqué).—Par exemple ! Je n'en porte jamais d'autres !

On sait que la plupart des légumes que l'on mange en cette saison viennent d'Afrique. C'est même les seuls que l'on puisse se procurer frais.

Dans un dîner, Calino disait, hier :
 Qui sait si les petits pois que nous mangeons en ce moment, n'ont pas eu le mal de mer, en traversant la Méditerranée :

—On peut assurer qu'ils l'ont eu, répondit gravement Duroseau, car ils en sont encore verts !...

On connaît la profonde affection que Cham portait à son griffon, Bijou, dont il ne se séparait jamais. Un jour, en province, il voulut visiter une cathédrale ; mais comment faire, avec le chien ? Le dessinateur eut vite pris son parti, il prit Bijou sur son bras et pénétra dans l'église. Mais, le suisse l'apercevant :

—Pardon, monsieur, on n'entre pas ici avec des chiens, lui dit-il.

Mais Cham répondit :
 —Je vais à la chapelle de Saint-Roch !
 Et le suisse, ahuri, le laissa passer.

Le papa de Bébé a une petite chienne munie d'un collier réglementaire, avec cette inscription :

J'appartiens à M... Rue... No...
 L'autre jour, on reçut à la maison une petite dame trisottée, dont le bras portant avec ostentation un large bracelet en or.

Bébé s'approche, regarda le bracelet dans tous les sens, puis sautant sur les genoux de la visiteuse.
 — Pourquoi que tu n'as pas là-dessus le non de ton propriétaire, toi, dis, madame ?

Bébé essaye de dresser Tom, un jeune chien dont il ne peut venir à bout.

Hier, il voulait lui faire manger une poire, mais Bébé avait beau insister, Tom se refusait à manger le morceau.

Alors, Bébé, de sa grosse voix :
 —C'est bien, monsieur ! vous n'aurez pas de dessert !

—Faut-il qu'il ait une patience ! s'écrie un badaud, après avoir contemplé pendant cinq heures un pêcheur malheureux.

Cette boutade est immortelle.

**

Dialogue entre deux enfants.
 Est-ce qu'elle est belle la maison de ton papa ?
 Très-belle. Elle est couverte en ardoises...
 En ardoises ! Celle de papa est bien plus belle ! on dit qu'elle est couverte d'hypothèques.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un ren, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

goux, tu n'es pas avocat et tu m'as chippé \$5 pour rien. Eh ! bien, mon farceur (*s'avancant sur lui*) à nous deux, il faut que tu les gagnes au moins.

ANTOINE.—(*s'interposant*) Par de bruit ici, ou j'appelle la police. Il va vous rendre vos \$5 et vous réglerez votre affaire avec lui quand vous serez sortis d'ici.

JEAN.—(*cherchant dans les poches et à part*) Pas de chance aujourd'hui, pas de chance.

ALBERT.—[*à Ducode*] Cet John il avé un fameux toupet pour faire un bon associé à vous, à votre place je gardé lui comme clere.

ANTOINE.—Manche à manche docteur.
(*A continuer*)

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE X

LES ÉCUMEURS DE MER

Les chefs voulurent intervenir ; leur voix fut méconnue, et Quinonès, un des émissaires de Cortez, frappé de plusieurs coups de couteau dans une sédition qu'il avait tenté d'apaiser, mourut quelques jours après de ses blessures. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans ses désordres, avant que la *Nina* fût en état de reprendre la mer. Quand enfin elle repartit, son équipage, décimé par les maladies et la désertion, se trouvait réduit à une cinquantaine d'hommes. Avila espérait cependant pouvoir heureusement arriver en Espagne, dont il n'était plus éloigné que de cent cinquante lieues lorsqu'il fit la très-inopportune rencontre du *Vautour*.

« Bien que le drapeau Espagnol flottât à la corne de la caravelle française et que sa marche ne parût point s'accélérer, don Alonzo Pérès, le capitaine espagnol, n'était pas sans quelque inquiétude. La manœuvre du navire inconnu lui paraissait suspecte. Pourquoi le *Vautour*, qui semblait aller vers le nord quand on l'avait signalé, avait-il brusquement changé de direction et suivait-il à présent une ligne oblique qui devait nécessairement croiser la route de la *Nina* ? Le pilote partageait les craintes de son supérieur et lui conseillait de retourner en arrière. Avila au contraire soutenait que le vaisseau devait appartenir à la flottille de Colomb, et qu'il n'y avait aucun sujet de redouter sa rencontre. Pendant ces tergiversations, la distance diminuait toujours ; dans une demi-heure on allait se trouver à portée de canon. Cependant, en forçant de voiles on avait encore le temps de passer, et, sur l'ordre de Pérès, que les discours du lieutenant de Cortez n'avaient pas convaincu, une des voiles latines fut orientée, et la *Nina*, obéissant à un coup de barre du timonnier, obliqua légèrement à gauche pour conserver sa distance.

« Le *Vautour* invita la manœuvre, mais au lieu d'une voile de plus, en mit deux.

« Pérès cessa de douter et fit larguer toutes ses voiles. Le vent était frais et la *Nina* bonne marcheuse ; elle s'inclina gracieusement sous la brise comme pour saluer son adversaire, se releva et prit son vol.

« — Toute la voile dehors ! vociféra Simon-le-Borgne en frappant du pied. Lestes à la manœuvre, mes petits agneaux, et serrez le vent, les brigands nous ont reconnus.

« Les gabiers s'élançèrent dans les vergues et bordèrent en un clin d'œil les deux bonnettes, le trinquet de misaine, la civadière et la voile de hune. Sous cette puissante voilure, le *Vautour*, dont les mâts craquaient, sembla hésiter un instant ; mais bientôt, comme un cheval de course auquel son cavalier fait sentir l'éperon, il bondit sur les vagues et s'élança à la poursuite des Espagnols.

« — Hisse le pavillon français et appuie, commanda Simon.

« Un coup de canon dont l'éclair annonça aux Espagnols que leur ennemi renonçait à feindre plus longtemps, salua l'apparition des couleurs de la France.

« La chasse était commencée.

« Le silence le plus profond régnait dans les deux équipages, silence solennel comme celui qui précède l'orage et qu'impose, même aux plus braves, l'émotion inséparable d'un duel à mort entre deux navires, sous l'œil seul de Dieu et dans ce vaste désert qu'on appelle l'Océan.

« Du bout de son poignard, Simon, le regard attaché sur son ennemi, creusait fiévreusement la planche du chêne contre laquelle il était appuyé. Ses yeux étaient injectés de sang, et ses lèvres blêmes de colère. Tout-à-coup, un grognement sourd, suivi d'une cascade de blasphèmes, s'échappa de sa poitrine. Par une manœuvre hardie, la *Nina* venait de couper hors de portée la ligne du *Vautour*, et, vent arrière, piquait sur l'Espagne, en rasant le flot comme un albatros.

« Pare à virer, barre à tribord ! vociféra le commandant.

« Le *Vautour* pivota sur lui-même et s'élança à toute voiles durant le sillage de la caravelle.

« La distance augmentait toujours. Simon trépidait de colère ; soudain il poussa un rugissement auquel les forbans répondirent par des cris de joie. Le mât de hune de la *Nina*, mal réparé aux Açores, venait de tomber, embarrassant le pont de l'ennemi de ses cordages et de sa voilure inutile.

« — Une part de prise à Notre-Dame de Saint-Michel si dans une heure nous atteignons l'Espagne ! cria le borgne en levant son poignard vers le ciel.

« — Une part de prise pour l'enfer plutôt ! répondit une voix accompagnant sa protestation d'un effroyable juron.

« — Qui donc s'oppose ici à ce que je veux ? hurla Simon écumant de rage.

« — Moi, Michel-le-Roux, ton associé et non pas ton esclave. Un cinquième des prises est au roi, le reste est à l'équipage, et tu n'as droit qu'à ta part.

« — Il a raison ! crièrent plusieurs voix, c'est son droit.

« — Oui, c'est son droit, répéta André-le-Grêlé qui, une hache à la main, attendait sur un bastingage le moment de sauter sur le pont de la *Nina*.

« — Eh bien ! je promets mon cinquième à moi, reprit Simon ; vous aurez ce qui vous revient ; nous compterons plus tard, mes agneaux, et alors..... La barre au vent, la barre au vent ! mille millions de tonnerres !

« Les Espagnols avaient coupé les cordages qui retenaient le mât brisé et fuyaient de nouveau à toute vitesse.

« La barre au vent, brigand ! répéta Simon pour la troisième fois ; mais, avant que Michel eût eu le temps d'obéir, l'épave flottante abandonnée par l'ennemi venait frapper avec violence le flanc du *Vautour* qu'elle faillit entr'ouvrir.

« — Ah ! double traître ! s'écria Simon en se ruant sur le timonnier ; à présent je suis dans mon droit ; comptons ! et d'un coup de hache il l'éten-dit mort à ses pieds.

« — Réglé pour un, fit le chef des forbans en jetant à Andro un regard chargé de haine et de menaces.

« Personne ne réclama ; d'après le code du bord, Simon était dans son droit.

« La chasse continuait toujours, mais depuis l'avarie survenue dans son gréement, la *Nina* perdait de l'avance.

« A genoux sur le château d'avant, derrière sa couleuvrine, Trophyme le Provençal attendait, la mèche à la main. Enfin, il se crut à portée et fit feu. Un mouvement de navire abaissa la pièce, et le boulet se perdit à cinquante pas à peine du *Vautour*.

« — Malédiction, dit Trophyme, j'ai tiré trop bas ! Mon âme au diable si mon second coup est plus heureux.

« Un nouveau nuage de fumée environna le pointeur, et deux éclairs jaillirent à la fois du *Vautour* et de la *Nina*. Le boulet du forban avait frappé en plein bois le vaisseau ennemi.

« — Bien touché, Provençal ! cria Simon. Pointe dans les œuvres vives !

« Trophyme n'obéit pas à l'ordre de son chef, le boulet de la *Nina* l'avait renversé mort sur le cadavre de son premier servent.

« Son vœu funeste était accompli.

« Les deux cadavres furent jetés à la mer, et un nouveau pointeur prit la place de celui qui venait d'être tué.

« Le moment décisif était arrivé. La *Nina*, renonçant à fuir, mais non pas à se défendre, s'éloignait lentement sous voile et, présentant successivement ses deux flancs, foudroyait, en lui envoyant bordée sur bordée, le *Vautour* qui, ne répondant au feu de l'ennemi qu'avec sa seule couleuvrine de l'avant, continuait à fondre sur lui.

« Une double et dernière décharge à bout portant retentit pour la dernière fois, presque au moment où, les deux navires se heurtaient bord à bord avec un craquement sinistre, et qu'au cri de : *Vive la France ! Mort à l'Espagne !* les forbans, la hache d'une main, le poignard de l'autre, se ruaient sur le pont de la *Nina*. L'équipage espagnol, le reçut la lance au poing, en hommes résolu à vendre chèrement leur vie.

« Pendant un quart d'heure, ce fut un épouvantable pêle-mêle, une boucherie mêlée de blasphèmes, de cliquetis d'armes, de cris de fureur, de râlements de morts, de gémissements de blessés. Dans ces sortes de combats où toute fuite est impossible, où tout quartier est interdit, il n'y a d'autre ressource que de tuer ou de mourir. Un hurrah de victoire poussé par les démons de la mer acclama leur sanglante victoire. Avila et quelques autres officiers dont on pouvait tirer raçon avaient été seuls épargnés.

« Les requins et les corsaires eurent à se réjouir ce jour-là ; les premiers eurent des cadavres en abondance, les seconds de l'or et des pierreries plus qu'ils ne pouvaient l'espérer.

« Aussitôt qu'on eut débarrassé le pont des morts et des blessés qui furent jetés à la mer, le pillage du navire commença. Tout l'or et l'argent, les armes de prix, les pierres précieuses et les objets curieux, amoncelés en tas sur une couverture, furent divisés en cinq lots : un pour le roi de France, un pour le capitaine, et trois à partager le lendemain entre les hommes de l'équipage par la voie du sort. La pipe de Montézuma formait à elle seule une part ; elle échut au mousse André-le-Grêlé, celui auquel Simon-le-Borgne avait promis de régler son compte. Simon n'oubliait jamais, et André le savait.

CHAPITRE XI.

Où le lecteur fait connaissance avec Simon-le-Borgne et les religieux de la Rédemption.

« Aussitôt après avoir amarré sa prise, au moyen d'un fort grelin, le *Vautour*, changeant de route, avait mis le cap sur la France, où il espérait vendre avantageusement la *Nina*. Nous laisserons, si vous le voulez bien, la caravelle continuer son voyage pour faire connaissance plus intime avec deux hommes de son équipage, Simon-le-Borgne et son mousse.

« Simon avait quarante à quarante-cinq ans, un corps de fer et une énergie indomptable. Quant à sa bravoure, poussée jusqu'à la témérité, je n'en parle pas, il n'eût pas été corsaire s'il n'eût été intrépide. Fils d'un honnête pêcheur de Saint-Malo, le capitaine des forbans était né aux bords de la mer, sur laquelle, tout enfant, il naviguait comme mousse ; plus tard, il passa comme second sur une tartane de commerce, il avait alors vingt ans, et fit, en qualité de matelot, plusieurs voyages de Nantes à Cadix, sous les ordres de son oncle maternel. Là, son humeur changeante le fit s'engager à bord de la *Pinta*, autre caravelle de commerce sur laquelle il poussa jusqu'à Mayorque, en faisant escale à Gibraltar et à Malaga.

Jusqu'alors, bien qu'agitée, la vie de Simon ne présentait rien de bien extraordinaire.

(*A continuer.*)